

McMEEKIN, Sean – *The Russian Origins of the First World War*, Cambridge, Harvard University Press, 2013, 344 p.

Il est impossible de lire ce livre sans penser à la bombe que l'historien allemand Fritz Fischer a déclenché dans l'historiographie des origines de la Première Guerre mondiale en 1967 avec son *Griff nach der Weltmacht* (traduit en français sous le titre *Les buts de guerre de l'Allemagne impériale* en 1970). D'abord par le ton passionné et revendicateur que McMeekin partage avec Fischer dans sa volonté de mettre en évidence la responsabilité de la Russie dans la marche à la guerre, comme Fischer en son temps l'avait fait pour l'Allemagne impériale, quitte à défoncer quelques portes entrouvertes. Aussi pour le simple fait que McMeekin fait peut-être maladroitement de Fischer le point de référence de cette historiographie trop centrée sur les responsabilités de l'Allemagne qu'il veut remettre en cause, avec véhémence parfois.

L'historiographie des origines de la Première Guerre mondiale a ceci d'intéressant qu'elle est constituée de périodes de consensus, ou quasi-consensus, entrecoupées de tentatives assez hardies de remise en cause, et il faut bien dire qu'après plusieurs décennies de remises en cause la thèse unidimensionnelle de Fischer n'a plus beaucoup d'adeptes. La nuance a fini par l'emporter. Bien qu'il fasse partie d'un certain mouvement qui tente de réévaluer la part de responsabilité des Grandes puissances dans le déclenchement du conflit, il est sûrement trop tôt pour voir si l'ouvrage recensé aura la même portée que la remise en cause violente opérée par Fritz Fischer dans les années 1960, mais il n'est pas trop difficile de voir que son auteur aurait de telles ambitions tant sa tentative de remettre le blâme sur Saint-Pétersbourg, et en particulier sur son ministre des Affaires étrangères Sergēï Sazonov, sent parfois la mise en demeure en bonne et due forme.

Il faut certes noter que l'auteur, doté de solides capacités linguistiques, a consulté des archives russes, turques, allemandes, autrichiennes, françaises et britanniques même s'il puise en grande partie dans les fonds des Archives de la politique étrangère de l'Empire russe (AVPRI) à Moscou, et les Archives russes d'État d'histoire militaire (RGVIA) également à Moscou. Malgré de nouvelles données et une réévaluation des enjeux qui sera bienvenue pour la discussion dans le champ d'études, McMeekin a tendance, d'une part, à remettre en cause les buts de guerre de la Russie à l'aide de documents qui viennent pour la plupart des opérations militaires en cours, mais qui sont interprétés «à rebours», d'une telle façon qu'il déduit des buts de guerre dans des actions qui peuvent être le fruit de circonstances contingentes. D'autre part, il pêche par excès, en exagérant la place du Moyen-Orient dans les causes de la Grande Guerre et de même la place de la Question d'Orient dans la formulation des buts de guerre russes, tout importante qu'elle l'ait été au long du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, un peu comme si les enjeux européens de la Russie à l'égard des puissances centrales étaient en quelque sorte glissés sous le tapis. Il s'ensuit un plan de démonstration qui offre la part du lion aux ambitions russes à l'endroit des territoires ottomans,

L'ouvrage est divisé en neuf chapitres en plus de l'introduction et de la conclusion, et c'est vraiment dans les chapitres 1 et 2, «The Strategic Imperative

in 1914 » et «It Takes Two to Tango» qui revisite la crise de Sarajevo en tentant de discerner une pression russe sur son allié serbe beaucoup plus forte que ce qui avait été avancé par plusieurs générations d'historiens. C'est dans ces chapitres que McMeekin établit son schéma de responsabilité russe dans le déclenchement du conflit. La plupart des autres chapitres, consacrés à l'évolution des buts de guerre russes durant le déroulement de la guerre sont assez courts, se lisant rapidement comme un travail de détective, mais sans doute avec une tendance un peu obsessionnelle à chercher des complots cachés dans les corridors du Palais d'Hiver. Le chapitre 3 décrit les premières actions militaires russes sur le Front germano-autrichien sous le prisme des buts de guerre russes à l'ouest en rapport avec ceux situés dans l'Empire ottoman, un sujet sur lequel McMeekin consacre les quatre chapitres suivants. Il s'en suit une certaine distorsion du consensus historiographique actuel à savoir que les buts de guerre à l'Ouest (de la Russie) comme la Pologne, la Galicie autrichienne ou la Prusse orientale auraient été éclipsés par ceux liés à une défaite éventuelle de l'Empire ottoman mais sans que les forces impériales russes y consacrent les mêmes efforts que face à l'Allemagne ou l'Autriche. L'auteur réussit à nous convaincre de la méfiance britannique à l'endroit des intentions russes sur les territoires ottomans, mais explique mal que le gouvernement tsariste n'ait pas consacré plus de ressources aux tentatives de saisir les Dardanelles, laissant le gros du travail et les conséquences de l'échec à ses alliés. Hormis en alléguant un haut degré de duplicité, ce point de vue ne peut entièrement convaincre le lecteur et risque peu de changer fondamentalement l'historiographie sur ce point. Pire encore, l'analyse de McMeekin sur la question arménienne et ses ramifications russes en fera sursauter plusieurs. Que les faucons russes comme Sazonov aient rêvé, voire fantasmé d'un soulèvement des Chrétiens de l'Empire ottoman, avec les Arméniens en tête de liste, qui aurait préparé à un dépeçage russe du territoire ottoman ne surprendra personne. Que ces mêmes faucons aient en quelque sorte encouragé cyniquement des troubles sans pouvoir les appuyer militairement de façon soutenue peut être encore mis sur le compte de la duplicité. Mais prétendre que le gouvernement ottoman n'ait que *réagi* à la rébellion arménienne et à sa trahison pro-russe jette un sérieux discrédit à toute l'analyse de l'auteur qui, consciemment ou non, reprend le discours officiel turc qui nie l'intentionnalité du génocide arménien. Dans ce cas-ci, l'auteur s'est aventuré en eaux troubles.

En somme il s'agit d'un ouvrage stimulant qui a fait et continuera de faire réagir. À son crédit, on peut lui accorder la volonté de reconceptualiser les buts de guerre de la Russie impériale, même au prix d'un dénigrement exagéré des objectifs à l'Ouest comme la Galicie et, surtout, de la question de la préservation pour la Russie de son statut de puissance européenne et aussi de l'équilibre européen mis en danger par la montée en puissance de l'Allemagne de Guillaume II qui, traditionnellement chez les historiens, ont été des motivations primordiales pour l'entrée en guerre de la Russie. L'intérêt pour les questions touchant les territoires du Proche-Orient sera applaudi, même s'il est à nuancer. La fougue de McMeekin en fera un livre stimulant pour les cours de fin de 1er cycle ou de cycles supérieurs, mais ne sera peut-être pas recommandé pour des débutants compte tenu

de certaines obsessions de l'auteur à disséquer des visées expansionnistes russes un peu partout et de trop nombreux raccourcis interprétatifs. Il reste à savoir si l'ouvrage recensé permettra une réinterprétation à long terme des responsabilités russes dans le déclenchement de la Grande Guerre, suivant le centenaire du début des hostilités. Ceci est fort probable, mais la nuance va s'imposer.

Jean Lévesque
Université du Québec à Montréal

SMITH, David E. – *Across the Aisle: Opposition in Canadian Politics*. Toronto: University of Toronto Press, 2013. Pp.228.

On June 22, 2015, the Reform Act, a private member's bill introduced by Conservative Member of Parliament Michael Chong, became law. The central piece of this legislation is a provision allowing individual MPs, with sufficient support, to force a party leadership review. Chong's bill was motivated by the widespread concern that individual parliamentarians were increasingly subject to the will of party leaders, resulting in their duty to represent their constituents being superseded by their role as party members. However, the Reform Act only represents the most recent expression of an increasingly dominant view in Canadian politics over the past half-century: that party politics have a caustic influence on democracy and must be countered as the first step to changing Canada's political culture.

It is this view and its effect on the functioning of parliamentary opposition that David E. Smith addresses in his new book *Across the Aisle: Opposition in Canadian Politics*. Smith focuses on how democratic opposition has functioned in Canada since Confederation. He specifically argues that, "government and opposition are parts of a shared community – Parliament – but that developments in Canadian politics over the past two decades have undermined that common bond" (p. x). This failure of politicians to maintain the common bond between opposition and government, and the subsequent relocation of opposition outside of parliament is harmful for Canadian democracy, as it degrades parliament's ability to function and leaves the government without an effective check on its power.

To make his argument, Smith begins by tracing the history of opposition in Canada. The first four of seven chapters of his book demarcate what Smith identifies as the four eras of oppositional politics in Canada. The first era begins with Confederation and ends in 1921; the second covers the period of Liberal dominance from 1921 to 1956; and the third extends from 1957 to 1993. Finally, the post 1993 period, culminating in the Stephen Harper-led Conservative majority in the 2011 general election, marks the end of the fourth era and a beginning of a fifth, identified by a decline in the perceived importance and legitimacy of opposition within Parliament. Smith then dedicates the remaining three chapters of the book